

Jeudi 16 janvier 2025 : Michèle LESBRE.

Michèle Lesbre, née le 25 novembre 1939 à Tours, est une écrivaine française vivant à Paris : c'est à peu près tout ce que nous disent les sites Internet sur cette autrice qui a pourtant publié une vingtaine d'ouvrages : des romans, des essais et même fait du théâtre.

Il faut donc aller chercher plus amples renseignements dans son œuvre puisqu'elle dit elle-même que ses livres ne sont pas autobiographiques mais qu'elle puise inspiration dans sa vie.

Ainsi, dans **Chemins** (2015) : " *J'ai trois ans, un homme qui me paraît immense, entre dans la minuscule cuisine de l'appartement rue du Souci à Poitiers, me prend dans ses bras, je ne l'ai jamais vu. Ma mère me demande de l'appeler papa. C'est mon père.*"

"Ce livre est une errance, une quête, pour trouver le père ou l'image du père que j'ai peu connu à travers un livre qu'il revendiquait comme son livre culte « Les scènes de la vie de bohème d'Henri Murger ». Les éléments de fiction me permettent d'être au plus près de moi. C'est le plus autobiographique de mes romans. Je recherche la fluidité, la légèreté. Ecrire est un acte de résistance et de mémoire.

Ce père, elle le voit peu et il disparaît de la famille vers ses dix ans après une vie de disputes conjugales. C'est " *l'intime étranger*"

Dans **La Furieuse** (2023), à propos de son père, encore : "Il y a dans les livres des pistes inattendues qui soudain racontent nos vies, du moins se raccrochent à elles. C'est en lisant que Courbet fut heureux (...) à Saint-Georges-de-Didonne que l'ombre de mon père s'est mêlée à la sienne. La Charente-Maritime était son pays aussi et c'est aussi à Saint-Georges-de-Didonne, où nous passions notre seul été en famille, que la maladie s'est emparée de lui pour ne plus le quitter

**Chemins** est, avant la publication de *Furieuse* en 2023, le récit le plus personnel de Michèle Lesbre après **La Petite Trotteuse** (2005), le titre désignant la montre de ce père, décédé trente ans plus tôt, et remise en marche par hasard.

Le milieu où elle grandit est sans doute modeste :

Ainsi, dans **Furieuse** (2023), qu'elle présente comme son seul récit autobiographique, : " *J'ai grandi dans les appartements modestes d'après-guerre, où la toilette se faisait sur l'évier de la cuisine, où il fallait aller à la cave pour remonter les seaux de charbon, où les lits des enfants étaient au pied de celui des parents, derrière un rideau, dans un coin de pièce. Cela*

*n'empêchait ni les sommeils profonds ni les rêves. Très tôt, je me suis inventé des lieux imaginaires, des chemins de traverse."*

Et puis, toujours dans **Furieuse**, le souvenir de Mathilde et Léon, ses grands-parents, en portrait en tête du livre : elle a, avec eux, les plus beaux souvenirs de son enfance, notamment des parties de pêche avec son grand-père.

Elle fréquente le collège puis le lycée et, après le bac, à 18 ans, elle entre à l'école normale pas parce qu'elle ressentait l'envie d'enseigner mais par nécessité économique. Un lieu qu'elle n'hésite pas à qualifier de « couvent laïque », les faits et gestes des pensionnaires étant passés sous l'œil scrutateur des formateurs. Elle fait, ensuite, des études de lettres et d'histoire à la faculté de Clermont-Ferrand (propédeutique).

Comme elle se plaît à le dire, Michèle Lesbre a passé plus de cinquante ans à l'école. Sa grand-mère était directrice d'une petite école de village avant la seconde guerre mondiale, elle y a passé beaucoup de ses journées.

Dans **Tableau noir** (2020) Michèle Lesbre propose une réflexion sur les changements survenus dans l'Education nationale, à partir de son parcours d'ancienne professeure. Elle y retrace ses années de pensionnat, ainsi que ses diverses expériences en tant qu'enseignante à Paris et en Auvergne. Elle y confie également son inquiétude concernant le manque de formation et le désarroi de ses jeunes collègues, ainsi que les multiples et récurrentes réformes de ce ministère.

*"Étant normalienne, j'ai commencé à enseigner à 18 ans, j'ai donc eu la possibilité de prendre ma retraite à 55 ans. Je pouvais continuer encore cinq ans mais je savais qu'il fallait que j'arrête. Ce métier je l'ai beaucoup aimé, je n'avais pas envie du désamour dont je sentais qu'il risquait d'arriver si je continuais ne serait-ce qu'un an de plus. Ce n'est pas le métier en lui-même, c'est tout ce qu'il y a autour : le début de la mondialisation, de l'individualisation et parallèlement le délitement de ce que l'on appelle les parties intermédiaires : les syndicats, les partis politiques"*.

*"A 55 ans, j'ai décidé d'arrêter l'enseignement, car j'ai ressenti un manque d'enthousiasme, et je n'avais pas envie de ça. C'est un métier, où il y a beaucoup d'affects, et sans cela on ne peut pas le faire. En décidant de m'arrêter, j'avais déjà envie d'écrire ce texte, comme quand on écrit à la fin d'une histoire d'amour. Mais, cela me semblait vain, et j'ai laissé filer les choses. Le suicide de **Christine Renon\*** les a ravivées. Ça m'a énormément bouleversée, alors que je ne connaissais pas cette femme, mais son geste je le comprenais complètement, et je pouvais imaginer ce qu'elle avait écrit dans sa lettre. Là, je me suis dit que je ne pouvais pas ne rien écrire, ne serait-ce que pour moi, parce que j'avais envie de réagir à ce geste terrible"*.

- Christine Renon, directrice d'école se suicide en septembre 2020, épuisée par son travail. Après trente années d'exercice en Seine-Saint-

Denis, "les soucis se sont accumulés" pour celle qui signe sa lettre du nom d'une "directrice épuisée". Le manque de soutien de la part de l'Etat, le rythme scolaire des enfants, le manque d'outils de travail ou encore les pratiques "chronophages" ont eu raison d'une directrice "éprouvée" par sa profession.

Après deux enfants et sa carrière d'enseignante – prof et directrice d'école, du théâtre dans des troupes régionales, Michèle Lesbre se met à l'écriture, d'abord **une nouvelle** puis **des livres noirs**.

- **La belle inutile**, Le Rocher.1991
- **Un homme assis**, (Manya, 1993 ; Librio, 2000)
- **Une simple chute**, (Actes Sud, Babel noir, 1997)
- **Que la nuit demeure** (Actes Sud, Babel noir, 1999) Réédition 2008)

Depuis sa nouvelle sur Mai 68, Michèle Lesbre n'a pas reposé son stylo. Elle fait un acte de « résistance face au monde d'aujourd'hui où il n'y a plus d'imaginaire, plus d'utopie »

Michèle Lesbre répond volontiers aux invitations, à la sortie de ses livres.

Quand on lui demande, en 2015, quel auteur a changé sa vie. Elle répond : Paul Gadenne, avec Baleine, déjà remarqué par Camus.

(Un dimanche, le spectacle d'une baleine échouée sur la plage devient pour Odile et Pierre le symbole de leur intime devenir dans un monde déchiré entre l'apothéose et la destruction.)

Elle dit, ailleurs et dans un livre, son admiration pour Patrick Modiano.

#### **A Pages en partage, Chalon 2216 :**

**Après une carrière dédiée à l'enseignement, comment l'écriture s'est-elle imposée à vous ?**

J'ai toujours écrit, depuis toute petite. J'ai commencé vers 7 ou 8 ans, cela me permettait d'exprimer ce que je ne pouvais pas dire. L'écriture était un espace de liberté, une nécessité intime mais je ne me suis jamais dit que je deviendrais écrivaine. Pour moi écrire n'est pas un métier, c'est beaucoup plus fragile que ça. L'écriture, c'était mon endroit où aller. C'est également un geste de résistance, de mémoire. Je commence un livre quand j'ai le titre. Il donne le « La » comme en musique. J'écris comme je voyage, sans plan. Je fais confiance à cette fluidité de l'écriture.

. Michèle Lesbre s'est prêtée au jeu des questions/réponses où elle a évoqué, entre autres, ses influences culturelles, les thèmes qu'elle

affectionne particulièrement comme celui du voyage, de l'engagement, même si elle affirme ne pas avoir de roman de militante, l'eau, un personnage à part entière, la rencontre « parce que l'autre vous fait miroir », a-t-elle précisé et la mémoire, concluant : « le drame qui peut arriver à quelqu'un, c'est de perdre la mémoire et à un pays aussi ».

Ce qui l'intéresse maintenant ce sont les trajectoires intimes, les vies intimes. « Je n'écris que quand c'est nécessaire. Je suis perdue dans son monde d'aujourd'hui ».

Après cette introduction, différents thèmes relevés dans ses romans vont être abordés.

#### La rencontre :

« Ces femmes sont beaucoup de moi. » Grâce à elles, elle essaye de comprendre la vie. Comment elle peut être brisée ? Comment grandir ? Elle aime relater des parcours, des relations entre hommes et femmes. « Je ne veux pas écrire des romans d'amour, ils sont mortellement ennuyeux. Mais les rencontres sont des moments magiques et éphémères et c'est cela que j'aime écrire. »

#### Le hasard et le mystère :

La notion de temps est nécessaire à son roman. Ses livres ne sont jamais construits. Ils se font au fil de l'eau. C'est comme durant ses voyages, elle ne « supporte pas d'avoir un plan. » Car avec un plan, on passe à côté de plein de choses. On ne lève pas forcément le nez. Je fais confiance à ma fluidité d'écriture. Je ne change jamais les chapitres de place. » Ses romans se passent toujours sur des courts moments, denses où quelque chose se joue, ou va se jouer. « La vie, c'est l'errance entre le temps et l'espace. Et tout d'un coup tout prend de nouveau du sens ».

#### La mort :

« Oh surprise : ». Michèle Lesbre n'aurait jamais pensé à ce thème récurrent dans ses romans. La mort est un thème toujours difficile à aborder. Certes, il y a des suicides dans ses livres mais la mort ou le deuil ne sont pas les thèmes principaux de ces romans. Elle l'introduit car elle veut casser les tabous. La scène qui commence dans *Le canapé rouge*, où ce vieil homme se jette sous une locomotive devant ses yeux, elle l'a vécue. Un choc ? oui mais aussi elle l'a vue comme un message que cet homme lui transmettait. Elle lui a d'ailleurs dédié ce livre.

#### Les univers culturels :

Comme tout être humain, on est inspiré par des auteurs, des musiciens, des penseurs. Voilà ses inspirations : Dostoïevski, Jankelevitch, Bassani, Modiano pour la littérature, Claude Batho pour la photographie, Le jazz pour la musique et Visconti, Bertolucci et le cinéma américain.

« Je ne me prive pas dans les citations. C'est naturel et non publicitaire. Je les aime et j'aime les partager. Ca fait partie de mon bagage. »

### L'engagement politique :

Pourquoi ?

« Attention, mes narratrices ne sont en aucun cas militantes ! ». On revient sur le monde d'aujourd'hui, dans lequel elle se sent perdue, catastrophée et très triste.

D'ailleurs, son prochain roman parlera d'une femme du 18ème siècle, très pauvre, chef de bande, une rebelle en Bretagne (*Chère Brigande.*)

### L'eau :

Dans la plupart de ses romans, la présence de l'eau est importante. Pour elle, c'est porteur aux rêves et à l'abandon. Mais c'est aussi un excellent moment pour suspendre le temps L'eau ressemble à sa fluidité d'écriture.

Après ses différents thèmes, la parole lui était redonnée :

Pour elle, l'écriture permet de se connaître. Même à 75 ans, on ne se connaît pas. Elle aime écrire des livres qui vont vers la lumière, une ode à la vie. Pour le choix de ses titres, elle veut qu'ils ne disent rien sur l'histoire.

Quand elle écrit, la première page est déterminante. Tout se joue à ce moment. « C'est particulier comme état, l'écriture. On fait attention à tout. Tout fait sens ! ».

On pourrait avoir le sentiment en l'écoutant qu'elle est nostalgique. Car elle n'hésite pas à dire que l'on monde actuel avec toutes ses technologies la dépasse. Les gens ne communiquent plus. Mais non ce n'est pas le cas. Elle se sent quand même bien dans son temps mais ne veut pas adhérer à cette rupture. Mais la mémoire est très importante pour elle. « Perdre la mémoire est un drame. Gommer la mémoire d'un pays est une blessure. ».

## SES LIVRES :

- **La belle inutile.** Ed du Rocher. 1991.

Lily B., journaliste pigiste, nourrit les chats de Bob, un ami qui se trouve dans le coma à l'hôpital. Cette tâche lui prend du temps, aussi elle décide de lâcher les félidés dans les Halles désertées par les pinardiers.

Un vieil homme s'occupe des greffiers qui hantent les bâtiments à l'abandon. Mais ces murs ne servent pas que de refuge aux matous en détresse. Des personnages inquiétants déambulent dans ces lieux promis à la démolition.

Lily B., entre une visite à Bob à l'hôpital et une balade dans les Halles de Bercy afin d'écrire un article, ressasse ses souvenirs, ses amours avec Billy Usa.

Un peu confus, un peu brouillon, ce premier roman ne manque pas toutefois de charme.

Michèle Lesbre possède un style c'est indéniable et de grandes qualités. Mais l'histoire souffre un peu de manque de cohérence. Comme si ce qu'elle nous propose était extrait d'un roman plus conséquent. Les personnages déboulent dans ce récit, mais il est parfois difficile de les situer, de les saisir. D'autres ne sont qu'évoqués.

En réalité ce roman catalogué noir est un prétexte pour découvrir l'un des lieux pittoresques de la Capitale. Les Halles de Bercy, plaque tournante du vin, moins connues que leurs grandes sœurs, les Halles qui étaient le Ventre de Paris et ont aujourd'hui disparu au profit d'un trou.

Chronique écrite en mai 1991 pour une émission radiophonique.

- **Un homme assis.** Manya.1993

Depuis le départ de sa femme sous d'autres cieux amoureux, un homme reste assis devant sa fenêtre. Il a installé une table devant cette ouverture sur le monde de la rue, et tout en puisant au hasard dans les provisions, il contemple le spectacle en vivant avec le fantôme de "La Blonde".

Ils ont vécu ensemble pendant dix ans et au fil du temps leur ménage s'est détérioré. Un peu par sa faute. Il n'a pas su lui apporter la fantaisie. Il est au chômage, ce qui n'arrange pas des relations en déliquescence. Tout en mangeant ses conserves à même la boîte, il observe ses voisins :

Miss, une vieille prostituée qui vit en face de chez lui. Un jeune homme qui transporte une mallette, possède un chien et s'est installé chez sa jeune voisine, pute de bar.

Miss a ses habitudes, et se remémore ses souvenirs. Une enfance en Brière, une mère morte trop tôt et un père alcoolique, sa montée à Paris et ses débuts dans la Capitale. Le jeune homme est saxophoniste. Il aurait pu accompagner Lily, sa petite amie, à Lille, mais il est resté à Paris. Il est responsable de la mort d'un homme. Un soir qu'il roulait il a pris en auto-stop trois compères un peu trop joyeux. Ils ont voulu s'emparer de son véhicule, l'homme qui tenait le revolver a laissé échapper son arme et le musicien l'a

abattu, sans le vouloir vraiment. Depuis le musicien est recherché par les deux autres qui se promettent de lui faire sa fête.

- **Une simple chute.** Actes Sud Babel. 1997

Dans un train qui l'emmène vers les lieux de son enfance, le narrateur voit s'asseoir à côté de lui une femme au comportement étrange, qui entreprend de lui raconter son histoire. Il essaie d'échapper aux confidences, mais Lila insiste, lui raconte sa vie ordinaire, l'aveu d'adultère du mari, la fuite, le drame qu'elle a vécu dans un village où un crime fut commis. C'est là qu'elle retourne aujourd'hui, c'est aussi là qu'il se rend. Par lâcheté, ou pour tromper son ennui, parce que cette femme surtout a le charme de l'inquiétant imprévu, le narrateur l'écoute, passe de la compassion à la complicité. Il cédera encore quand elle demandera le pire. Qui n'a pas en lui quelques renoncements ou lâchetés inavouables ? Minutieuse description d'un engrenage implacable et finalement meurtrier, *Une simple chute* renvoie le lecteur à ses peurs intimes et dévoile les hommes comme seules les femmes semblent les connaître, infiniment cruels et durs.

- **Que la nuit demeure.** Actes Sud Babel 1999.

Confronté à Cécile, pratiquement le sosie de sa fille suicidée, André Martin, flic anonyme, apprend à jouer avec le feu de la mémoire. Cherchant avant tout sa présence, il prolonge les interrogatoires de la jeune femme, laquelle trouve en lui le confident dont elle avait besoin. Tandis qu'elle lui détaille l'affaire à laquelle elle est mêlée, le policier plonge dans l'amertume du deuil inachevé de sa fille, seul espace où il parvient à se sentir humain. Un jeu sans joie s'installe entre eux. Martin s'en délecte, s'en saoule jusqu'à souffrir, dix ans plus tard, d'une gueule de bois meurtrière. Michèle Lesbre excelle à rendre la grisaille des existences comme la gaieté brûlante d'un regard, mais plus encore à démonter les dérèglements de chacun, les petites folies qui font tous les jours les grands drames. Que la nuit demeure résonne de la " petite musique " si particulière qu'elle a su faire entendre dans le tintamarre du polar français.

- **Nina par hasard.** Le Seuil. 2001. Sabine Wespieser. 2010.

Nina est apprentie coiffeuse à Roubaix. Sa mère, Susy, travaille dans une des dernières petites usines textiles du nord de la France. Dans l'univers clos de ces deux femmes, les hommes ne sont que des passions ravageuses pour la mère, des pères impossibles pour la fille qui, au sortir de l'adolescence, a sur le monde un regard d'une singulière lucidité. Avec son premier salaire, Nina a décidé de souhaiter son anniversaire à Susy en l'emmenant au bord de la mer. C'était sans compter avec Delplat, le patron cynique qui tous les vendredis vient « se faire rafraîchir » au salon de coiffure, sans compter avec Legendre, le contremaître aux comportements sadiques à l'origine de la grève, sans

compter avec l'accident du travail de Louise, la meilleure amie de Susy, ni avec le naufrage des idéaux et des illusions dans le rude monde des adultes. Pourtant les bonheurs fugaces, les bals du dimanche, la belle solidarité des femmes, et aussi Arnold, l'ami de Nina (qui lui montre les oiseaux et l'emmène au théâtre où elle rêve à une autre Nina, celle de La Mouette), laissent ouvertes les portes d'un ailleurs possible.

- **Victor Dojlida, une vie dans l'ombre.** Noésis.2001.

« Victor, le 26 septembre 1989, à sept heures du matin, les portes de la prison de Poissy s'ouvraient pour toi, et la rue te rendait une liberté tardive. Quelques semaines après, le mur de Berlin tombait. Ah, les beaux jours de cet automne-là ! Car il faut bien que les portes s'ouvrent, que les murs s'écroulent, quand ils empêchent les hommes de vivre »

Michèle Lesbre a rencontré Victor Dojlida à sa sortie de prison et l'a côtoyé jusqu'à sa mort en 1997. Né en Biélorussie en 1926, il a trois ans quand sa famille émigre en Lorraine. À quatorze ans, il entre aux FTP-MOI. En février 1944, son réseau est dénoncé. C'est la déportation et les camps. Quand il revient, le juge qui l'a livré à la Gestapo et le policier qui l'a dénoncé sont encore en place. Pour lui qui est rescapé de l'enfer, ce n'est pas supportable. C'est alors que commence l'enchaînement des faits qui le conduiront en prison pendant quarante ans.

- **Boléro.** Sabine Wespieser. 2003

Boléro. Dans l'euphorie du début des années soixante et sur fond de guerre d'Algérie finissante, une gamine, Emma, découvre le cinéma, l'amour fou, la réalité du monde et la mort. La musique entêtante du Boléro de Ravel rythme les deux étés à la campagne pendant lesquels Gary Cooper et Marilyn, plus vrais que la vraie vie, le disputent à Fred et Paul, ses Jules et Jim, sous la bienveillante protection de Gisèle, leur initiatrice et leur mentor.

Bien des années plus tard, alors qu'Emma est solitaire et perpétuellement en quête d'un emploi, le passé resurgit, évoqué une fois encore par la musique du Boléro qui ravive les blessures de la guerre d'Algérie. Avec ce portrait tout en nuances d'une adolescente qui s'ouvre à la conscience du monde, et de la femme qu'elle est devenue, Michèle Lesbre, comme dans ses précédents romans, porte un regard subtil sur une vie en apparence ordinaire, une de ces trajectoires singulières qui ancrent l'écriture dans le réel.

- **Un certain Felloni.** Sabine Wespieser. 2004.

Ferrare, 1943. Alors qu'il se rend à bicyclette à son poste de travail, Felloni est pris dans une embuscade fasciste. Sans rien comprendre à ce qui lui arrive, le jeune homme se retrouve peu après couché dans la neige, blessé, parmi d'autres agonisants.

Dans ce temps suspendu qui s'ouvre entre la vie et la mort, les souvenirs affluent : la tendresse de sa mère, le gâteau aux châtaignes, l'odeur du tabac de son père, la pêche aux anguilles dans le delta, mais aussi ses frayeurs d'enfant face aux exactions fascistes, aux chants de propagande, au désespoir des adultes. Plane aussi le doux visage de Sandra, de son amour qui lui faisait oublier la guerre.

Michèle Lesbre, en s'emparant du personnage de Felloni, apparu fugitivement dans une nouvelle de Giorgio Bassani, Une nuit de 1943, écrit un texte intense et poétique sur le chaos de la guerre, sur l'absurdité de cette mort et sur ces vies ordinaires que l'Histoire jette dans les ténèbres.

Comme en écho à ses visions, les dessins de Gianni Burattoni déclinent les gammes du gris, donnant corps aux brumes angoissantes du delta du Po, à la violence et à la mort, avec un trait d'une subtile beauté.

- **La petite trotteuse.** Sabine Wespieser. 2004

*" Dun geste machinal, j'avais mis la montre en marche. Le tic-tac avait surgi avec une violence inattendue. J'avais cru ne pas survivre à ce bruit presque imperceptible, cette course inexorable de la petite trotteuse qui me donnait le vertige.*

*Trente ans après sa mort, mon père me quittait de nouveau. La douleur était entrée en moi d'un seul coup."*

Depuis qu'elle a retrouvé cette montre, la narratrice s'est elle-même mise en mouvement : suivant une impulsion implacable, elle visite des maisons, comme pour retrouver le lieu d'un rendez-vous manqué. Alors qu'elle est au bout de son improbable quête, le présent se substitue de plus en plus souvent, en autant de fondus enchaînés, à des scènes de sa vie passée : dans l'hôtel où elle s'est installée, le gros chat orange la renvoie à celui qui l'attend quelque part, mais aussi au compagnon de ses jeux de petite fille - les pas de son voisin se superposent à ceux de son père, lourds de chagrin - l'ombre de sa mère, silhouette frivole, rôde dans la maison du bord de mer, dernière étape du périple, la houle des souvenirs l'assaille : les images de son enfance qui commença avec la guerre, celles des uniques vacances en famille, un désastre, celles d'esquisses de maisons aussi, dessinées par un père triste et mystérieux, mort trop tôt et avec qui pourtant elle n'a pas cessé de s'entretenir

.Peu à peu se construit, sous nos yeux, et presque à l'insu de la narratrice, un magnifique et subtil roman des origines : les fils de sa vie se dénouent, ses engagements s'éclairent à la lumière des idées qu'elle soupçonne avoir été celles de son père et elle connaît enfin l'apaisement.

Jamais Michèle Lesbre n'est allée si loin dans l'entrelacement de son expérience intime et de la fiction, et jamais elle n'a montré de manière si lumineuse le pouvoir rédempteur des mots, qu'elle tisse comme un enchantement.

La Petite Trotteuse est son neuvième roman.

- **Le Canapé rouge.** Sabine Wespieser. 2005.

Parce qu'elle était sans nouvelles de Gyl, qu'elle avait naguère aimé, la narratrice est partie sur ses traces. Dans le transsibérien qui la conduit à Irkoutsk, Anne s'interroge sur cet homme qui, plutôt que de renoncer aux utopies auxquelles ils avaient cru, tente de construire sur les bords du Baïkal un nouveau monde idéal.

À la faveur des rencontres dans le train et sur les quais, des paysages qui défilent et aussi de ses lectures, elle laisse vagabonder ses pensées, qui la renvoient sans cesse à la vieille dame qu'elle a laissée à Paris. Clémence Barrot doit l'attendre sur son canapé rouge, au fond de l'appartement d'où elle ne sort plus guère. Elle brûle sans doute de connaître la suite des aventures d'Olympe de Gouges, auteur de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, de Marion du Faouët qui, à la tête de sa troupe de brigands, redistribuait aux miséreux le fruit de ses rapines, et surtout de Milena Jesenská qui avait traversé la Moldau à la nage pour ne pas laisser attendre son amant. Autour du destin de ces femmes libres, courageuses et rebelles, dont Anne lisait la vie à l'ancienne modiste, une belle complicité s'est tissée, faite de confidences et de souvenirs partagés. À mesure que se poursuit le voyage, les retrouvailles avec Gyl perdent de leur importance. Arrivée à son village, Anne ne cherchera même pas à le rencontrer...

Dans le miroir que lui tend de son canapé rouge Clémence, l'éternelle amoureuse, elle a trouvé ce qui l'a entraînée si loin : les raisons de continuer, malgré les amours perdues, les révolutions ratées et le temps qui a passé.

- **Sur le sable.** Sabine Wespieser. 2009.

Apercevant des flammes derrière une dune qu'elle longeait au gré de ses pérégrinations, la narratrice s'arrête. A la lisière de l'incendie, recroquevillé sous une couverture, un homme prostré contemple le sinistre. Intriguée, la femme accepte de rester près de lui. En rupture de ban, elle vient de quitter un poste de veilleuse de nuit dans un hôtel parisien. Elle a également rompu avec l'homme qu'elle aimait. Les personnages des romans de Modiano, qu'elle a intégralement relus à la faveur de ses nuits de veille, lui offraient sans doute une meilleure compagnie... Flottant entre les êtres réels et les êtres de fiction, elle suit ce qu'elle appelle sa " pente douce ". L'homme de la plage ne cesse de parler. Il est venu enterrer sa mère et, dirait-on, voir disparaître cette maison de malheur où se sont noués pour lui tant de drames : la jeune noyée d'un dimanche de son enfance, sa mère qui venait y rejoindre son amant, un ancien de l'OAS, et Sandra, avec qui il aurait aimé vivre là mais qui a été brutalement extradée vers l'Italie pour y être emprisonnée. Au fil du monologue de ce compagnon de hasard, son auditrice est comme malgré elle envahie par ses propres fantômes. Ses deuils, son amour perdu à

Bologne, sa quête et ses combats ressurgissent, brochant par touches légères le portrait d'une femme dont la liberté et la solitude sont les véritables compagnes

- **Mais d'où venez-vous ?** avec Sylvie Gragnotier . Le Seuil.2010.

Pendant plusieurs mois, en 2008, nous sommes allées à la rencontre d'hommes doublement prisonniers, sans papiers et incarcérés. Au fil de ces rencontres se tissait une trame humaine où les différentes trajectoires devenaient destin commun mais où chaque homme retrouvait son identité. Nous leur demandions d'où ils venaient, ils nous racontaient leurs histoires, des histoires.

Notre démarche a été d'écouter des voix singulières pour en transmettre les témoignages, de vie, de souvenirs, d'enfance et d'errance. Les mouvements de population vont aller croissant sur toute la planète, les phénomènes migratoires sont inéluctables. Nous pensons qu'il serait désastreux de laisser les chiffres effacer les hommes.

- **Un lac immense et blanc.** Sabine Wespieser. 2011

*« Je réinvente ma vie dans le désordre en mélangeant les temps, les lieux, les êtres chers, mais c'est tout de même ma vraie vie. Peut-être que cette journée est un cadeau plutôt qu'un empêchement et un rendez-vous manqué. J'attendais l'Italien, c'est Antoine qui est venu, dans le silence de la ville qui est une autre ville, lointaine et familière à la fois ».*

Ce court récit est bien dans la manière de Michèle Lesbre : dans la lente dérive d'une journée de neige, les époques, les lieux et les hommes se superposent. De beau matin, la narratrice s'en va attendre sur un quai de gare un homme qu'elle ne connaît pas : elle a envie de nouer une conversation plus intime avec cet étranger qui, le mercredi, dans ce Café lunaire proche du Jardin des Plantes, évoque inlassablement Ferrare. Elle a pris sa journée, mais l'homme n'arrive pas. Dès lors, le temps s'étire, en autant de fondus enchaînés que favorise la blancheur environnante : la ville s'estompe, peu à peu remplacée par des images d'enfance, par d'autres lieux et d'autres villes. Au détour d'une rêverie surgit, figure centrale de ses souvenirs, « le lac immense et blanc », noyé sous la neige de l'Aubrac, où Edith Arnaud vécut ses premières amours et ses premiers combats politiques. Elle n'a jamais revu Antoine, le jeune homme en colère qui, à l'aube des années soixante, voulait changer le monde. Sa silhouette traverse pourtant le récit et bientôt se superpose à celle de l'Italien du delta du Pô, dont les brumes hantent le paysage mental de la narratrice. Mais peu importe le temps qui passe, la perte des illusions et les rendez-vous manqués. Dans le silence et la lumineuse blancheur de cette journée particulière, la solitude de cette femme qui a tant vécu n'a pas le goût des renoncements. Ses dialogues loufoques avec le corbeau freux du Jardin des Plantes sont bien au diapason de la mélancolie joyeuse de son existence.

- **Ecoute la pluie**. Sabine Wespieser. 2013.

*"Puis le ronflement sourd de la rame qui s'approchait à grande vitesse a provoqué un frémissement parmi les rares voyageurs. Le vieil homme s'est tourné vers moi avec toujours ce sourire limpide, j'ai cru qu'il allait me demander quelque chose, mais il a sauté sur les rails comme un enfant qui enjambe un buisson, avec la même légèreté."*

Avant que le vieil homme ne se jette sur la voie en lui adressant son dernier sourire, la narratrice partait rejoindre l'homme qu'elle aime à l'hôtel des Embruns. Le choc a fait tout basculer. Plutôt que d'aller à la gare, elle s'enfonce dans les rues de Paris pour une longue errance nocturne sous l'orage. Revenue chez elle au petit matin, toujours incapable d'expliquer à son amant pourquoi elle n'était pas au rendez-vous, elle murmure à son intention le récit de sa nuit blanche. Lui, le photographe pour qui les mots ne sont jamais à la hauteur, sera-t-il capable de comprendre l'énigmatique message qu'elle finit par lui laisser: "Écoute la pluie"?

Avec ce roman dense et bouleversant, Michèle Lesbre poursuit une œuvre lumineuse qu'éclaire le sentiment du désir et de l'urgence de vivre.

- **Chemins**. Sabine Wespieser. 2015.

*"J'ai trois ans. Un homme qui me paraît immense entre dans la minuscule cuisine de l'appartement rue du Souci à Poitiers, me prend dans ses bras, je ne l'ai jamais vu. Ma mère me demande de l'appeler papa. C'est mon père."*

Des années après la mort de son père, dont l'apparition s'impose dès les premières phrases de son roman, Michèle Lesbre tente de se réconcilier enfin avec son "intime étranger", ce père qu'elle a si peu et si mal connu.

Assis sous un réverbère, un homme bien mis, pipe à la main, est totalement absorbé par sa lecture. La scène est insolite, la silhouette presque familière, et quand la narratrice, intriguée, parvient à déchiffrer le titre de l'ouvrage, le passé la submerge. Scènes de la vie de bohème, d'Henry Murger, ne quittait pas le bureau de son père, et elle s'était souvent étonnée, sans oser lui poser la question, qu'il l'évoque comme un livre "qui était toute sa jeunesse". Quel rapport entre les aventures de quatre joyeux drilles à l'humeur frondeuse et l'homme tourmenté dont elle n'a jamais percé la part de mystère ?

Avec le projet de lire enfin Murger, qui attendait son heure, elle s'engage dans un voyage rythmé de paisibles étapes le long d'un canal. Son imagination et sa mémoire dérivent au fil de l'eau et des rencontres - une gardienne de vaches, un éclusier tendre et un peu menteur, un délicieux couple de marinières... Mais elle ne s'arrêtera jamais très longtemps auprès d'aucun de ceux-là. Elle sait qu'ils la mènent à un autre rendez-vous, bien plus essentiel, avec ce père qui un jour fut un jeune homme insouciant, rêvant de la vie de bohème.

Chemins est une bouleversante quête du père, et un très beau roman des origines.

- 
- **Chère brigande.** Sabine Wespieser.2017.

Cette lettre à **Marion de Faouët** est une ode à la liberté, à la vie, mais aussi une mise en garde contre l'obscurité de la violence et de la haine.

La silhouette libre et rebelle de Marion du Faouët, « Robin des bois » bretonne qui, dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, prenait aux riches pour redistribuer aux pauvres, a toujours fasciné Michèle Lesbre. Parce qu'une femme aux cheveux roux prénommée Marion, qui avait élu domicile dans une boutique désaffectée en bas de chez elle, a soudain disparu, les traits de l'autre Marion, la « chère brigande », se superposent à ceux de la SDF parisienne. L'écrivain décide alors de partir sur les traces de l'insoumise bretonne, qui mourut sur le gibet à trente-huit ans, lui adressant, pour conjurer l'injustice du monde et sa propre impuissance, une longue lettre. À la faveur du trajet en train vers Quimper, les souvenirs d'une autre époque de sa vie resurgissent, quand, jeune militante, elle manifestait contre la guerre d'Algérie ou, institutrice, elle apprenait à lire aux enfants. La vie de Marion agit comme un miroir tendu à ses utopies et à ses révoltes passées : à dix-huit ans, Marion, elle, créait une bande de brigands. Avec des comparses recrutés parmi ses proches, elle allait écumer les bois et redresser les torts. Le Faouët, les monts d'Arrée, Quimper : tous ces lieux, où Marion a vécu et que l'enquêteuse arpente, ravivent la vaillance et l'impétueuse générosité de son héroïne.

Michèle Lesbre, dans ce texte lumineux, laisse sonner le rire frondeur d'une gamine formée à l'école de la vie, d'une grande amoureuse et d'une femme qui a lutté à sa façon contre une misère choquante. Une belle manière de nous parler d'elle, de nous, du monde dans lequel nous vivons. Sa lettre s'achève ainsi : *“Dors tranquille, chère brigande, tu m'as sauvée pendant quelques jours de notre démocratie malade, des grands voleurs qui, eux, ne sont presque jamais punis parce qu'ils sont puissants, de ce monde en péril. Tu n'étais pas un ange, mais les anges n'existent pas”*.

- 
- **Rendez-vous à Parme.** Sabine Wespieser. 2019

Dans les cartons de livres que lui a légués Léo, un vieil ami avec qui elle partageait la passion du théâtre, la narratrice découvre un exemplaire de *La Chartreuse de Parme*. Les premières pages la ramènent à l'été de ses quatorze ans, quand un homme de l'âge de son père lui lisait le roman à haute voix sur une plage. À la fin de la saison, il lui avait murmuré : *« Quand vous serez plus grande, vous irez à Parme, il faut lire ce roman de Stendhal à Parme. »*

Des années plus tard, elle décide d'obéir à cette affectueuse injonction. Laisant désesparé l'homme qu'elle vient de rencontrer, elle prend seule le train pour l'Italie. Dans la sereine ville de Parme, la ferveur de ses préparatifs s'est évanouie. Mais, lorsqu'elle pénètre dans le théâtre Farnèse, son voyage soudain revêt un autre sens : sur la scène

vide, défilent les silhouettes absentes dont les spectacles ont tant compté. Patrice Chéreau, Philippe Clévenot, Václav Havel, Tadeusz Kantor, Peter Brook et tant d'autres l'emportent dans une belle sarabande. Plutôt que celles, bien loin, de *La Chartreuse de Parme*, elle est venue suivre ici les traces d'un passé qui lui est essentiel.

Le théâtre dès lors guide sa mémoire, envahit son séjour, l'apaise, et l'entraîne vers le présent. Quand, sur une impulsion, elle demande à son amant parisien de la rejoindre, un autre voyage peut commencer...

*Rendez-vous à Parme* est un roman lumineux sur le désir, une invitation à vivre, comme au théâtre, tous les possibles.

- **Tableau noir.** Sabine Wespieser. 2020.

En a-t-elle connu des ministres de l'Éducation nationale, durant sa carrière d'institutrice puis de directrice d'école ! Michèle Lesbre les a comptés : pas moins de dix-huit en tout, des très oubliés Lucien Paye ou Christian Beullac aux plus marquants (pas forcément en bien...) Claude Allègre et François Bayrou.

« *Écrire sur l'école, c'est retrouver en désordre des moments, des doutes, et ce perpétuel sentiment d'être au plus près de l'essentiel, parce que l'exercice de ce métier continue de construire nos vies, tout en portant celles qui nous sont confiées* », dit l'auteure, qui signe là son treizième livre, depuis *La Belle Inutile* en 1991 jusqu'au plus récent *Rendez-vous à Parme*, l'année dernière.

(Des lignes qui résonnent douloureusement juste après les terribles événements de Conflans-Sainte-Honorine : suicide de Christine Renon, directrice d'école en sept 2020...). Retraçant son « *long périple à l'école* », monde qu'elle quitte en 1995 au bord du désenchantement, Michèle Lesbre regarde donc en arrière. Ici des souvenirs d'écolière dans la France de l'après-guerre, là des rencontres, entre l'Auvergne et Paris, avec des élèves dont elle garde parfois une image émue ou avec des collègues lumineux sachant marquer de leur empreinte une classe, elle refait le chemin. Un chemin semé d'embûches tant le lien de l'univers enseignant s'est lentement distendu, et avec la société et, ceci expliquant peut-être cela, avec l'administration sous les ministères successifs. Pas totalement impuissante, car son engagement se politise au fil du temps

« *Je réalise à quel point l'école et la politique sont liés* », elle assiste à la « *lente et insidieuse dépréciation de l'école* ». Et à la montée, de tous côtés, des frustrations puis des colères. Dans le monde enseignant, l'odeur de la poudre a remplacé celle de l'encrier ; le tableau s'assombrit chaque année un peu plus... 1945-1995 : cinq décennies, donc, traversées à grandes enjambées dans un touchant témoignage sur l'évolution de l'école et sa place déplacée dans la société. Touchant et piquant, à l'image des dessins de Gianni Burattoni qui rythment les pages, comme c'était déjà le cas de certains précédents ouvrages de l'auteure, *Disparitions bucoliques* (2010) et *Où sont les arbres ?* (2013). Anthony Dufraise

- **La Furieuse.** Sabine Wespieser. 2023.

Son dernier livre n'est pas un roman mais un récit autobiographique où l'auteur évoque ses souvenirs autour de rivières, de cours d'eau, ses lectures en ces lieux, ses grands-parents Léon et Mathilde.

*"J'écris ce texte comme on s'échappe, comme un retour à un monde possible. Et cette échappée me conduit vers la Furieuse, petite rivière du Doubs, affluent de la Loue, où Courbet se baignait enfant, où il s'est baigné jusqu'à la fin de sa vie.*

*C'est le nom qui m'a séduite d'emblée, la Furieuse. Sans doute contenait-il toutes mes colères, il parlait de moi."*

Ce n'est pas un roman, c'est le récit d'un voyage intime traversant aussi les œuvres d'auteurs aimés qui ont descendu ou remonté fleuves et rivières, ont vécu sur leurs rives parfois.

C'est un appel au secours à l'enfance, petite patrie lumineuse en laquelle je retrouve un peu de paix. C'est peut-être même elle qui a suscité ce voyage, en réveille d'anciens, me console de ce monde, me rend ma liberté."